

## Les croyances dans l'esthétique de quelques romans nigériens d'expression française.



**Mohamed ALGAMISS,**  
**Université Djibo HAMANI de Tahoua (Niger)**  
**Email : [mouhamedalgamis@yahoo.fr](mailto:mouhamedalgamis@yahoo.fr)**  
**ID ORCID 0009-0002-4980-8580**

**Reçu :** 18/11/2025      **Accepté :** 30 /11/2025      **Publié :** 04/12/2025

*Financement : L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*

*Conflit d'intérêts : L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts*

**Résumé :** Le roman nigérien d'expression française se caractérise par un phénomène résultant de la cohabitation des croyances diverses. Celles-ci entretiennent tantôt des rapports paisibles, faits de tolérance et de respect mutuels ; tantôt encore des relations conflictuelles caractérisées par des rivalités, des défiances et autres pratiques rendant cette cohabitation difficile. Le romancier nigérien fait écho de cette situation à travers le rôle très important que jouent, dans le récit, les personnages-marabouts, charlatans et chefs traditionnels- qui symbolisent parfaitement ces croyances. A côté de ces personnages, le cadre de l'action constitue un lieu par excellence du déploiement et de la manifestation de cette spiritualité dans les textes.

**Mots-clés :** *roman nigérien, marabout, charlatan, tolérance, conflit.*

**Abstract:** The French-speaking Nigerien novel is often characterized by a phenomenon resulting from the cohabitation of various beliefs. They sometimes maintain peaceful relations, made of mutual tolerance and respect; sometimes conflictual relationships characterized by rivalries, mistrust and other practices making this cohabitation difficult. The Nigerien novelist echoes this situation especially through the very important role played in the story by the characters - marabouts, charlatans and traditional leaders - who perfectly symbolize these beliefs. Alongside these characters, the framework of the action constitutes a place par excellence of the deployment and manifestation of this spirituality in the texts.

**Keywords:** *Nigerian novel, marabout, charlatan, tolerance, conflict.*

## **Introduction**

La société nigérienne est religieuse dans son écrasante majorité, elle est présentée comme islamisée selon de nombreux documents<sup>1</sup>. Cependant, malgré cette forte islamisation, il existe encore des croyances aux forces surnaturelles relevant de ce que l'on peut appeler des religions traditionnelles. La survivance de ces croyances ancestrales à côté des religions monothéistes crée une sorte de syncrétisme religieux. Celui-ci est défini comme « un exemple d'hybridation, de « bis-collage » amenant à la formation d'une religion nouvelle produite par la confrontation et l'influence des croyances et des valeurs issues de systèmes culturels opposés » (<http://geoconfluences.ens-lyon.fr> consulté le 03/11/2021 à 23h47)

La présence de ces croyances peut être interprétée de différentes façons. D'abord, on peut y voir l'expression d'une marque de tolérance qui caractérise cette société. En effet, la tolérance favorise la paix, la cohabitation et symbolise un certain degré d'intelligence et de culture. Son évocation par le romancier nigérien peut s'inscrire dans le combat contre l'intolérance qui exploite les différences et exaspèrent les conflits. Pour Amadou Hampaté Bâ, l'intolérance est liée à l'ignorance :

Quoi qu'il en soit, l'intolérance, étroitement liée à l'ignorance et au manque de maturité spirituelle, n'est le privilège d'aucune race, d'aucune communauté particulière. C'est une maladie humaine générale. Tous les temps et tous les lieux l'ont connue. Aujourd'hui même, plus ou moins tapie dans certaines zones obscures de notre ère, elle menace toujours de montrer les griffes dès que nous rencontrons, chez l'autre, une différence que nous ne pouvons comprendre. ( Hampaté Bâ, 1980, p 122).

C'est donc pour lutter contre cette intolérance à l'origine de nombreux conflits dans le monde que des écrivains, observateurs, avertis de la société, se mettent à évoquer des sociétés où la tolérance et le vivre ensemble semblent être les résultats d'une acceptation mutuelle des différences. Cet état de fait n'a pas échappé au romancier nigérien qui l'évoque dans ses écrits. La présente réflexion se propose de se pencher sur la place des croyances dans le roman nigérien en tentant de voir, comment se manifeste cette cohabitation. Pourquoi le romancier nigérien y fait recours ? Pour répondre à ces interrogations, deux méthodes seront convoquées. D'abord, la sociocritique qui se propose d'étudier, tout en les comparant, les sociétés textuelles et celle du réel. La seconde théorie est la sémiotique. Du fait de la possibilité qu'elle offre pour l'analyse

---

<sup>1</sup> Selon les résultats du recensement Général de la Population de l'Habitat réalisé au Niger en 2012, 99,3% de la population résidente se déclarent musulmans, 0,3% se disent Chrétiens, 0,2% Animistes et 0,1% ne revendiquent aucune religion. P 44

et l'interprétation des signes et des images, cette théorie sera donc d'un grand apport pour ce travail. Celui-ci sera axé autour de deux principales parties : la première aborde ces croyances à travers la présence de certains personnages symboles dans l'espace textuel. Tandis que la seconde partie s'intéresse à l'espace où se développent et se manifestent ces croyances dans le roman nigérien.

## **1. Les personnages croyants**

Le roman nigérien est marqué par une forte présence des personnages religieux croyants. Ceux-ci sont tantôt musulmans, principalement des « imams », tantôt prêtres traditionnels désignés très souvent par le nom de « Boka », et autres chefs des clans. Ces personnages sont détenteurs de certains pouvoirs et exercent une influence incontestable sur la société. La première catégorie de ces protagonistes concerne les marabouts.

### **1.1 Les personnages marabouts, symboles de la foi islamique**

Les personnes marabouts sont légion dans le roman nigérien d'expression française et sont principalement désignés par le terme d'« Imam » qui signifie, « dirigeant ». De ce fait, ils jouent plusieurs rôles dans la société bien qu'ils soient souvent, décrits négativement comme le souligne Aïssata SOUMANA KINDO (1997) :

Si le marabout occupe une place privilégiée au sein de la société, participant de ce fait aux prises de décisions engageant cette dernière grâce à son statut de personnalité érudite et sage et à son appartenance à la notabilité, il n'est cependant pas dépeint par le roman dans sa puissance, (qui est généralement tacite, sous-entendue) mais plutôt dans sa duperie. Le roman dénonce ainsi le caractère négatif de l'influence du marabout sur le pouvoir (ou plutôt les tenants du pouvoir politique) qui le redoutent et vénèrent. (Aïssata Soumana Kindo, 1997, P. 95).

Si le personnage de marabout dans le roman nigérien suscite un tel intérêt au point d'être perçu comme négatif, c'est parce qu'il est porteur d'un énorme pouvoir qui lui permet de prendre l'ascendant sur certains de ses collaborateurs ou adversaires « Le roman dénonce ainsi le caractère négatif de l'influence du marabout sur le pouvoir ». (Aïssata Soumana Kindo, idem).

Conscients de cette place du marabout dans la société, de nombreux imposteurs se glissent et abusent de la croyance, voire de la naïveté de la société pour l'arnaquer et la manipuler.

Dans *Talibo, un enfant du quartier* d'Adamou Idé (1994) l'imam est non seulement chargé de diriger la prière mais il est également chargé de réguler certaines tensions sociales. A l'image d'un prêtre chez les chrétiens, c'est à lui que l'on porte certains problèmes, non pas sous forme

de confession, mais en tant que personnalité respectée chargée de trouver des solutions en se référant au Coran et à la *sounna*<sup>2</sup>. L'imam est donc pour les sociétés islamiques un chef spirituel, un guide qui doit éclairer la société. Tout comme le célèbre personnage de Cheick Hamidou Kane dans *L'aventure ambiguë* (1961), Tierno qui représente un marabout à la fois respecté et craint chez les Diollobé, El Yacouba, dans *Talibo, un enfant du quartier*, semble jouir d'une énorme notoriété dans sa communauté, bien qu'il ait fini par abandonner progressivement sa fonction de marabout pour embrasser la politique. C'est d'ailleurs ce changement de fonction, ou du moins, la volonté du personnage de concilier deux fonctions qui paraissent inconciliables, qui lui vaut les moqueries du narrateur qui n'hésite pas à le dénoncer comme le souligne, fort pertinemment, BOULAMA Kaoum :

Il abandonna même sa première fonction pour se consacrer définitivement à la politique; la désignation "*ancien maître*" marque clairement ce changement de statut. El Hadji Yacouba exploite son titre pour asseoir son importance politique et cela le différencie d'Alpha: autant celui-ci est un marabout très simple au service de la société, autant Yacouba est un escroc contre le progrès social. (BOULAMA Kaoum, 2003:118).

Cependant, ce personnage diffère d'un autre personnage du roman nigérien surnommé aussi Imam dans *Civilisation Sauvage* (Dogo Mayaki, 1994). Celui-ci est beaucoup mieux apprécié que Yacouba et est même son pendant pratiquement. Parfois, il peut même trancher et sa parole est rarement mise en cause. Ce "pouvoir", il le tient de son savoir et de son statut social qui font de lui le représentant du prophète(S.A.W) chargé d'enseigner les paroles divines aux humains. De ce fait, il doit veiller à ce que ces derniers ne fassent rien qui puisse provoquer la colère divine, mais surtout, qui puisse être l'expression d'un quelconque blasphème :

Lorsqu'il fit part de la nouvelle au plus grand dignitaire religieux, ce dernier, sous l'émotion, lui assena une gifle bien retentissante pour le punir d'avoir offensé Dieu, alors même qu'il s'était chargé d'éveiller chez les croyants la foi en Allah cinq fois par jour ! (Dogo Mayaki, 1995, P. 148).

La réaction de l'imam témoigne de son rôle dans la société. En sa qualité de guide spirituel, il doit faire en sorte que les membres de la société ne fassent rien qui puisse affaiblir leur foi. D'ailleurs, il arrive que ces hommes de Dieu, interpellent certains qui les fréquentent pour attirer leur attention sur le risque à ébranler leur foi en remettant en cause certaines lois divines :

---

<sup>2</sup> Ce mot désigne la tradition du prophète Mohammad S.A.W, ses pratiques ou celles qu'il a cautionnées.

Après avoir observé un long silence, et conscient de son impuissance en cette matière, le marabout opta pour la sincérité ;

- Ce que tu me demandes là est impossible, Sidi. Je suis un marabout ; je ne suis pas Dieu ! cela veut dire qu'il y a des choses qui sont hors de mes possibilités. Et je n'ai pas besoin de le dire [...]. Et si Dieu a décidé que ces deux jeunes gens doivent s'unir, ni toi, ni moi, ni personne n'y pourra rien! (Amadou Ousmane, 1977, P. 60).

Le marabout ici joue le rôle d'un régulateur dans la société. En reconnaissant son incapacité à réaliser ce que lui demande son client, le religieux fait preuve d'une certaine rationalité lui permettant d'accepter l'existence d'une force-divine, le destin- au-dessus de lui et appelle ainsi son hôte à s'y plier. Ce rappel à l'ordre et la maîtrise des connaissances religieuses confèrent à ces hommes un immense pouvoir. Dans *L'honneur perdu* (1994), c'est à l'imam que revient l'honneur de diriger la cérémonie funèbre, malgré la présence du président, permettant ainsi dans ces circonstances, de placer le pouvoir religieux au-dessus de pouvoir politique :

Sur un signe du grand Imam supervisant la cérémonie funèbre, quelques personnes embarquèrent le corps jusqu'alors étendu sur une civière, et se dirigèrent ensuite vers la tombe fraîchement creusée. Ensuite, on fit descendre lentement le corps recouvert d'un linceul blanc dans le trou béant, pendant que la foule se mettait en position pour prier. Chacun alors récita, à sa façon, les versets appropriés et les ultimes prières qu'il dédiait à la mémoire du défunt. On vit le Général Okala, le Colonel Workou, qui se tenaient debout côte à côte, en faire autant. (Amadou Ousmane, 1993, P. 182).

Ce pouvoir confère aux marabouts une énorme influence même sur certains hommes politiques qui croient à leur capacité de faire conquérir et conserver le pouvoir, comme c'est le cas du célèbre Bokano dans *En attendant le vote de bêtes sauvages* (Ahmadou KOUROUMA, 1998). Les rapports entre Koyaga et son marabout, devenu pour lui une sorte de directeur de conscience, s'expliquent par la nature des croyances de sociétés évoquées. En effet, autant la société croit et respecte les marabouts pour la guider vers la félicité, autant elle les sollicite pour la réalisation de certains projets. En d'autres termes, le marabout devient un guide, un homme à qui la société confie son destin. Cependant, ce "trop" de pouvoir donné à certains marabouts crée dans ces sociétés un malaise quant à leur véritable rôle. En effet, il arrive qu'il y ait glissement, une confusion des rôles et des places, qu'un marabout soit vénéré en lieu et place du créateur, ce qui constitue une grosse faute en islam car cela va vers le « shirk <sup>3</sup>».

---

<sup>3</sup> Le « shirk » fait partie des plus grands péchés en islam. Il s'agit d'associer une autre divinité au créateur unique, Allah

La présence des personnages marabouts, symboles par excellence de l'islamisation des communautés dans le roman nigérien vise donc à donner une empreinte réaliste au roman. Au-delà des textes produits dans l'espace nigérien, ce type de personnage est présent dans d'autres romans produits dans des cadres ayant presque les mêmes réalités que le Niger, comme le souligne Boulama Kaoum par rapport au roman sahélien :

L'analyse des personnages de l'ordre religieux démontre qu'ils sont tous des leaders islamiques: marabout, l'imam, Alpha sont des variantes dénomminatives qui renvoient à la même réalité. Elles signifient toutes "prêtre" ou "officier" de l'Islam.[...]. Par ailleurs, la présence de ces personnages dans les romans, relève de l'influence manifeste de la religion islamique dans le Sahel. En effet, cette contrée africaine est fortement islamisée et l'écriture des romanciers n'échappe pas à cette marque. Ainsi, ils décrivent ces valeurs culturellement implantées dans cet espace à l'instar de la pratique de la sorcellerie. (Boulama Kaoum, 2003:120)

La présence des personnages religieux obéit à un souci de réalisme en ce sens qu'elle montre l'islamisation de la société, mais surtout le syncrétisme religieux qui en découle du fait de la résistance des pratiques traditionnelles et animistes. Le romancier nigérien montre donc comment ces personnages représentant les religions monothéistes s'accommodent de certaines pratiques condamnées par les textes sacrés. Il en est également de même de celle de personnages charlatans qui jouissent pratiquement du même prestige et exercent la même influence sur la société.

### **1.2 Les personnages charlatans, symboles de la foi traditionnelle.**

Comme on vient de le démontrer dans le point précédent, dans le roman nigérien d'expression française, la présence des hommes religieux est très forte. De la même manière que le marabout est consulté pour demander une aide ou un éclairage quelconque, « Boka » est aussi sollicité afin qu'il aide à conjurer ou jeter un sort selon le souhait du demandeur de service ou encore à provoquer la chance. Son nom en langue haoussa peut se traduire par prêtre ou charlatan, et parfois même sorcier. Selon BOULAMA Kaoum, il signifie « en Haoussa, "un géomancien" c'est-à-dire celui qui "collabore" avec les génies de la terre». (BOULAMA Kaoum, 2003: 122)

Ces personnages jouent un grand rôle dans certaines sociétés du fait qu'il est pratiquement impossible de tenter quoi que ce soit sans le solliciter. Ses services sont régulièrement réclamés pour diverses raisons par de nombreux personnages, comme le souligne Aïssata SOUMANA KINDO (1997) :

Dans le roman produit au Niger, le fait qui frappe le plus, c'est que l'acteur principal ou l'un, au moins des protagonistes fait souvent appel aux pratiques animistes. Ce recours intervient, dans la majeure partie des cas, pour obtenir la réalisation d'un vœu, pour se sortir d'un mauvais pas, d'une situation fâcheuse, ou encore, pour se protéger ou acquérir des pouvoirs. (Aïssata SOUMANA KINDO, 1997, P 97).

Le recours à l'animisme pour la satisfaction d'un quelconque désir illustre non seulement la foi aux forces occultes, mais révèle surtout une réalité qui peut paraître surprenante : l'association de l'animisme aux religions monothéistes comme l'islam. Cette situation est d'autant plus surréaliste que l'Islam condamne toute croyance aux forces occultes car cela est considéré comme une association, « le shirk », ce qui est vu comme le plus grand péché en Islam.

Cependant, cette association des croyances et des pratiques qui peuvent paraître incompatibles chez certains, trouvent leur justification dans la volonté de faire face à certaines menaces comme dans *Le baiser amer de la faim* (2007) d'Ada Boureima ou un des leaders de la population déclare :

Quand toutes les forces du mal s'unissent pour décider du sort d'un peuple, alors, toutes considérations de caste, de croyance, de religion, de classe doivent être bannies et tous les moyens permettant de le conjurer deviennent bons. (Ada Boureima, 2007, p. 63).

Cette acceptation, voire l'encouragement des pratiques différentes dans le roman d'Ada Boureima diffère de ce l'on trouve dans *Sarraounia*(1980) de Mamani Abdoulaye où les musulmans de Sokoto ne cachent pas leur hostilité à l'égard de la reine car celle-ci est traitée d'animiste, mécréante. Ils se montrent même prédisposés à collaborer avec les Blancs pour tout simplement voir la femme qui leur a résisté être vaincue :

L'Emir des croyants, l'étendard de la foi, l'honorable descendant de Dan Fodio le saint, est l'ami des Blancs et tous ceux qui croient en un Dieu unique et miséricordieux et en son envoyé le prophète Mohammad, paix sur lui !L'émir a appris que vous marchez sur Sarraounia, cette maudite reine des Aznas. Il n'a pas résisté au plaisir de vous offrir son aide et sa bénédiction pour ce Djihad que vous entreprenez en terre païenne. [...]» (MAMANI Abdoulaye, 1980 :84).

Qualifier de « *Djihad* » cette guerre des Colons contre la reine africaine illustre parfaitement la rivalité et l'hostilité que suscite Sarraounia chez ses voisins musulmans de Sokoto. Cette hostilité n'a d'équivalent que les termes « maudite », « païenne » employés pour la décrire, elle et sa communauté. Cela témoigne de la conflictualité des rapports entre ces deux confessions

différentes. De cet état de fait, on déduit les questions confessionnelles priment sur l'identité africaine qui aurait due unir- même circonstanciellement- ces communautés face aux colons.

Cependant, malgré ces rapports problématiques, ces communautés sont appelées à vivre ensemble. On peut comprendre cela lorsqu'on se place dans le contexte africain. En effet, avant l'arrivée des religions monothéistes telles que l'Islam et le christianisme, l'Afrique avait ses croyances qui relèvent, dans la plupart des cas, de l'animisme. Nonobstant l'avènement, l'acceptation, voire l'imposition de ces religions révélées, de nombreuses communautés semblent résister à abandonner complètement ces traditions ancestrales. C'est ce qui explique cette cohabitation des croyances différentes, créant ainsi un faisceau des rites divers, à la fois complémentaires et contradictoires.

D'ailleurs, il arrive que des représentants des religions différentes se côtoient et s'acceptent par contrainte, tout en cultivant la défiance. Dans *Talibo, un enfant du quartier*, le chef des pêcheurs se résout malgré lui, à cohabiter avec le marabout dont l'aura, le prestige et l'importance ne cessent d'accroître auprès de la communauté du fait du pouvoir religieux qu'il incarne :

[...]Chef incontesté des pêcheurs, Damoun était en effet l'interlocuteur des hommes auprès des animaux vivant dans l'eau. [...]. Damoun était conscient de son immense pouvoir. Mais cela lui semblait insuffisant devant celui du marabout qui avait acquis une aura certaine auprès des habitants du quartier à pêcher plus de poisson, à guérir les maux de tête, ou à prendre femme rien que par ses prières. (AdamouIdé, 1994 :10/11).

Malgré la croyance aux pouvoirs magiques que détient Damoun le chef des pêcheurs, l'importance du marabout reste largement supérieure du fait de ce qu'il incarne, mais surtout, ce qu'il réalise. En effet, dans une société islamisée, il est le seul à pouvoir sceller les mariages par exemple, ce qui lui donne un avantage par rapport à son concurrent. Cependant, il arrive que ces représentants travaillent ensemble, en s'acceptant sans trop de difficulté comme s'ils se considéraient complémentaires. Cette association des pratiques semblent être motivée, chez certains dirigeants, par le sentiment d'urgence face à un danger qui exige de faire recours à toutes les forces possibles comme dans *Le baiser amer de la faim* (2007) d'Ada Boureima où le personnage Bonkano déclare :

Bonkano ne le pensait pas ; pour lui, il fallait quelque chose de grandiose, d'extraordinaire, une mobilisation de tous ceux que Dieu à favorisés(sic) en les rendant dépositaires des secrets spirituels. Aussi, recommanda-t-il une grande cérémonie où marabouts et charlatans de concert, s'adresseraient à Allah en premier lieu, à Dongo, à Kirey, à Dogoua, à tous les esprits qu'il a

créés (sic), ensuite, pour venir à ses frères qui souffraient. (Ada Boureima, 2007, pp. 64-65).

En ordonnant de convoquer et faire intervenir tous les représentants des confessions différentes, Bonkano se veut non seulement pacifiste et tolérant en acceptant toutes les croyances, mais se révèle aussi pragmatique en ce sens qu'il estime que seule l'intervention de tous les représentants de différentes religions, seules les prières de tous les croyants- quels qu'ils soient, est en mesure de conjurer le sort qui semble être le leur. Cela montre donc une communauté très croyante où les croyances sont au cœur de la gestion de la cité.

Le fait de solliciter des prières de tous les croyants procure une assurance auréolée d'une force surnaturelle qui protège contre tout danger. En effet, la prière est une recommandation divine à l'égard des serviteurs et renvoie donc systématiquement à la religion.

Outre les prières pour demander l'aide du créateur dans la réalisation d'une action, certains personnages dans le roman nigérien sollicitent régulièrement les services des charlatans dans leurs activités. Dans *Civilisation sauvage*, la femme de Gogarma consulte les services de Boka pour s'assurer que son fils ait la chance dans le voyage qu'il entreprend vers la côte :

Boka, qui jusque-là buvait les paroles de la femme, la tête dans les mains, le regard rivé sur son sable, se redressa, donna à son visage un autre visage, un autre masque, le masque des affaires, se racla la gorge et dit d'un air convaincant :

- La terre ne ment pas. La mienne vous a vus et a parlé. Les présages sont bons, très bons, mais la terre exige beaucoup de sacrifice. Oui beaucoup de sacrifice ! Ma terre est assoiffée de sang. (M. Dogo, 1992, P. 24).

La consultation du charlatan est toujours l'occasion pour celui-ci d'indiquer certains sacrifices à consentir comme condition sine qua none pour la réalisation du service demandé. Et dans bien des cas, c'est le sang qui est exigé et est destiné aux génies, aux esprits qui doivent aider à la réalisation des souhaits du demandeur. Or, c'est cette adresse aux génies qui contraste avec les recommandations de l'islam et montre ainsi, la prédisposition de l'esprit de la communauté évoquée dans ces textes.

Cependant, bien que la présence de personnages marabouts et charlatans soit un parfait symbole de l'expression du syncrétisme dans le roman nigérien, le cadre de l'action offre généralement aux romanciers, l'opportunité de montrer comment se manifeste ces croyances à travers les espaces.

## **2. L'espace comme lieu de symbolisation et de manifestation des croyances.**

### **2.1. La sacralisation de l'espace**

Par l'espace sacré, nous désignons ici un lieu adoré, mythifié et idolâtré, autour duquel se déploie et se manifeste tout un faisceau de rites visant à satisfaire certaines divinités. Dans le roman nigérien, la mosquée est le premier symbole de cet espace sacré où il est interdit de pénétrer sans satisfaire au préalable certaines conditions comme les ablutions qui purifient les croyants. Cependant, malgré la fonction première de la mosquée consistant à y célébrer des prières en congrégation, ce lieu sert aussi du cadre pour l'exercice du pouvoir comme le fait l'émir de Sokoto :

Au milieu des grands dignitaires : marabouts et *talibets* de la ville venus pour la prière spéciale de vendredi, l'Emir de Sokoto, enturbanné comme un nabab turc, égrène lentement son long chapelet de nacre vert. C'est dans cette grande mosquée au sol couvert de riches tapis d'Orient qu'il régente royaume et veille sur le salut de tous les peuls nomades et sédentaires. Tout est mysticisme et dévotions dans Sokoto la sainte. (Mamani Abdoulaye, 1980 :38).

La mosquée devient ici, outre un lieu de rite, un espace de l'exercice du pouvoir politique. Elle est non seulement un endroit où l'Emir dirige spirituellement la communauté, mais également politiquement. De ce fait, la mosquée devient un espace du pouvoir et le fait d'attribuer à la mosquée deux fonctions antagoniques est l'expression même du syncrétisme.

Le choix donc du cadre de l'action dans les textes nigériens n'est pas fortuit. Il obéit à un certain nombre d'impératifs. Ceux-ci sont non seulement d'ordre réaliste, mais aussi esthétique. En abordant ces espaces où s'exerce le pouvoir, le romancier nigérien donne à son texte une certaine cohérence en facilitant l'évolution du récit. Ainsi, outre la mosquée qui est un lieu sacré pour les musulmans, d'autres endroits sont évoqués et ont des caractéristiques plus ou moins similaires selon les croyances de ceux qui les visitent. C'est l'exemple de la case des fétiches dans *Sarraounia*:

Une intense activité règne au quartier des fétiches. Dans la grande case centrale, les vieillards fouillent frénétiquement les viscères encore chaudes d'animaux immolés. La tradition azna veut que les entrailles d'animaux sacrificiels révèlent les plus obscurs secrets de la vie : le présent et l'avenir des hommes sur terre. ( Mamani Abdoulaye,1980 :118).

Ce lieu est extrêmement important pour la reine et son peuple. C'est là où sont et travaillent tous ceux qui symbolisent la force de la communauté. Il est donc à la fois entretenu et protégé. Les sacrifices qui s'y font sont à la hauteur des attentes qui y sont placées. Ce type de lieu

symbolise des sites stratégiques qui font l'objet d'une convoitise extrême pour les personnages qui en connaissent la valeur.

Dans *Les fers de l'absence*(2011), Helène Kaziendé évoque la forêt sacrée, lieu de déploiement de différents rituels qui devient objet de convoitise entre initiés :

Ce même jour, « la chose » demanda à être installée dans la « forêt sacrée ». Sans hésiter, Kanta intima à Bramah de libérer son sanctuaire, sans préavis. Cette impudence éhontée mit ce dernier dans une colère noire, il fit une scène violente au président et l'aurait même menacé de représailles sévères. ( H. Kaziendé, 2011, P. 142).

L'acquisition de ce lieu magique pour certains rites devient un enjeu majeur dans ce roman où deux détenteurs de pouvoirs surnaturels se disputent la « forêt sacrée ». En effet, même si cette forêt peut paraître banale pour un non initié, comme toutes les autres forêts, celle-ci se trouve sacralisée pour au moins deux raisons : d'abord par l'emploi du qualificatif « sacrée » dont le seul emploi par le narrateur permet d'imaginer l'étendue de son « pouvoir » ; ensuite, toute cette bataille engagée pour la posséder montre l'intérêt qu'elle suscite. La sacralisation de cet espace est renforcée ici par cette appellation : « La chose » qui est un euphémisme qui n'a pas une désignation spécifique mais qui sous-entend quand même un pouvoir magique. De plus, les expressions « forêt sacrée, et sanctuaire » montrent la particularité de cet espace qui symbolise le succès du fait des forces occultes qui y vivent. La forte présence des lieux sacralisés irrigue aussi *Le représentant* d'Idé Oumarou (1977) où il existe une tradition sacralisant le fleuve et en fait un lieu d'un rituel spécifique. Celui-ci consiste à y amener un enfant et le laisser pendant quelques jours comme l'exige la tradition. Cette pratique est la manifestation d'une croyance qui devient presque une identité pour certaines communautés qui la pratiquent :

A sept jours révolus, son père alla donc la présenter au fleuve qui, en ce petit matin-là, était à la fois calme, fascinant et majestueux. L'initiation consistait à lâcher le bébé emmaillotté de ses langes, bien au milieu du fleuve, dans une jarre consacrée. (O. Idé, 1977, P.108).

Issue d'une famille réputée des pêcheurs, Tantibinta, devait selon la tradition, séjourner très jeune dans le fleuve. L'eau joue ici un rôle doublement significatif. D'abord, un lieu de déploiement du surnaturel en ce sens qu'elle permet de purifier l'enfant d'éventuel soupçon sur son origine ; ensuite, elle entretient un rapport de confiance et de protection pour une catégorie spéciale de la société, « les sorko ». C'est une communauté réputée pour sa maîtrise de l'eau

et qui vit surtout sur les bordures du fleuve. C'est une sorte de culte que ses membres vouent au fleuve avec lequel ils entretiennent une sorte de pacte de protection mutuelle.

Cependant, malgré cette sacralisation de l'espace dans le roman nigérien, il arrive que celui-ci soit présenté sous son aspect de dangerosité. Dans ce cas de figure, les romanciers mettent l'accent sur son risque et surtout, ses rapports avec les communautés qui y vivent. Ainsi, Le danger représenté par un espace dépend surtout des croyances plutôt que de certaines considérations objectives et rationnelles.

## **2.2. La dangerosité de l'espace, une expression de croyance**

L'espace dont il est question ici est un lieu dont la dangerosité dépend des croyances. Celles-ci créent un sentiment de danger qui dissuade les personnages à s'y aventurer. C'est un emplacement très symbolique où se développe tout un mythe. Dans *civilisation sauvage*, il est question de la mare aux génies, un monde habité exclusivement par des êtres surnaturels et dont les humains ne sont guère bienvenus :

A partir de la classe, les empreintes de ses pas firent des va-et-vient entre l'école et le domicile, plusieurs fois, en gardant à chaque fois une distance plus accentuée de la maison comme s'il voulait marquer sa hantise pour ce domicile ; pour finalement prendre la direction de la mare aux génies d'où, de mémoire d'hommes, aucun visiteur nocturne n'en était encore jamais revenu vivant. (M. Dogo, 1992, P. 127).

L'appellation, « la mare aux génies », renferme en elle-même le sens que l'on donne à cet endroit magique, puisque ce sont les esprits qui y habitent. Cette désignation de l'espace montre que non seulement ce lieu est interdit aux humains mais, paradoxalement il est d'un grand intérêt pour eux. La dangerosité, ou du moins la supposée dangerosité de ce lieu est la manifestation d'une croyance à l'existence d'un monde invisible habité par des êtres surnaturels, capables de nuire aux humains. En d'autres termes, rien que l'évocation de ce nom (mare aux génies), peut faire peur à la population, notamment pour ceux qui croient à l'existence de ces êtres. On est préparé à imaginer ce lieu horrible, dangereux et éventuellement mortel pour les humains.

En abordant la crainte qu'inspirent les fleuves dans l'imaginaire collectif africain, Boulama Kaoum souligne :

Le fleuve devient, dans *Grandes Eaux Noires* la force redoutable qu'il faut absolument éviter: « cette eau qui mugit et gronde, ces vagues monstrueuses bavant de colère, personnifient la force, le mystère de la création. C'est la

demeure de Dieu». Le fleuve est identifié à Dieu, l'omnipotent, la puissance par excellence. (Boulama Kaoum, 2003 :128)

En procédant à cette déification du fleuve « c'est la demeure de Dieu », l'objectif du narrateur est certainement de montrer à quel point celui-ci est vénéré, mais surtout, craint du fait de tout ce qu'il dégage et symbolise comme force surnaturelle. Face à la force et la dangerosité du fleuve, Rochefort constate que les hommes sont: « aussi désarmés devant leurs ravages, les civilisations anciennes... ne pouvant ni expliquer ni prévoir le comportement des fleuves, n'ont su que les diviniser et les implorer». (Rochefort Cité par Boulama Kaoum, 2003 :128).

Cependant, les riverains du fleuve, étant des initiés et donc avertis, trouvent des mécanismes pour échapper à cette dangerosité du fleuve en procédant au sacrifice nécessaire pour satisfaire ses habitants. C'est ce qui transparait de cette mise en garde du chef des pêcheurs dans *Talibo un enfant du quartier* :

Prendre garde au fleuve ces temps-ci. Vous savez qu'il a sa propre vie, ses propres habitants. J'ignorais que des étrangers sont venus dans le fleuve et cela perturbe nos amis de l'eau. Nos amis demandent un sacrifice, avertit Damoun d'une voix pleine de mystère. [...]c'était à lui de désigner une victime. D'habitude, toujours un non-natif du quartier Gako.(AdamouIdé, 1994 P10).

La crainte qu'engendre cet espace fluvial du fait de toutes les croyances développées autour se retrouve également dans *Le représentant* d'Idé OUMAROU où, Siddo convoqué par le nouveau représentant du pouvoir central, devait en cours de route faire preuve d'une extrême délicatesse pour contourner une termitière considérée comme un lieu dangereux et donc porteur de malheur pour celui qui le traverse par mégarde :

Le voilà côtoyant un immense champ de termitières si massives, si impressionnantes et si nombreuses qu'elles semblent être là pour témoigner de ce que peut être la détermination collective lorsqu'on la traduit en ardeur, patience et concertation. [...]. Siddo les évite soigneusement. Des superstitions aussi vieilles que tenaces, entretenues au fil des générations par des contes peuplés de djinns et de lutins friand de sésame [...]. (O. Idé, 1997, P. 9).

La décision de contourner ces «champ de termitières » peut s'expliquer par plusieurs raisons. D'abord, c'est un lieu connu pour sa dangerosité à cause des pratiques qui s'y font. En effet, il n'est pas rare que certains marabouts-charlatans indiquent ce lieu à leurs clients pour y introduire des talismans et autres gri-gris indispensables à leurs actions. Ce lieu est considéré comme propice à la réussite de certaines actions. De ce fait, il constitue un cadre dangereux,

mais aussi syncrétique du fait de l'association des objets contenant l'écriture musulmane aux lieux censés être habités par des génies.

Ensuite, ce détour peut être la manifestation de cette croyance qui veut que ce lieu soit un habitat des génies et autres esprits malfaiteurs, comme le souligne le narrateur « [...] peuplés de djinns et de lutins friand de sésame [...] ». Même si, l'emploi des termes péjoratifs comme « superstition » et « conte » visent à remettre en cause la véracité de cette croyance, il n'en demeure pas moins que l'utilisation du superlatif d'égalité « aussi vieilles que tenace » positivise l'action du point de vue du personnage. Celui-ci, respectueux de ses coutumes et croyances ancestrales, préfère éviter cet endroit cachant des forces occultes. Ainsi, « l'expression fil des générations », montre que cette crainte entretenue autour du lieu est pratiquement intergénérationnelle. En effet, elle s'explique par le statut de ceux qui l'entretiennent. Siddo dont il est question ici, est un villageois très attaché aux croyances populaires de son terroir.

### **Conclusion**

Dans le roman nigérien d'expression française, de nombreux éléments permettent de voir comment se manifestent le syncrétisme religieux. Cependant, la présente étude s'est appesantie sur deux principaux aspects : les personnages symboles de ces croyances et l'espace où elles se manifestent. C'est ainsi qu'il a été analysé deux catégories de ces personnages symbolisant chacun une foi qui semble le pendant de l'autre. Ceux-ci entretiennent tantôt des rapports problématiques, tantôt paisibles. Cela s'explique par les circonstances et intérêts qui sous-tendent ces rapports.

Le deuxième élément analysé, c'est l'espace. Celui-ci est d'abord sacralisé et joue ainsi un rôle important dans la gestion de la société. Ensuite, il est présenté comme un lieu dangereux que les personnages cherchent à éviter. Mais, l'un dans l'autre, le traitement qui est fait de l'espace est révélateur des croyances entretenues par les communautés évoquées. Que ce soit les personnages ou l'espace, la croyance est un marqueur d'identité très fort dans le roman nigérien. Même si les croyances sont souvent diverses et à l'origine des divergences, voire des conflits entre les communautés, celles-ci peuvent, à travers le dialogue et la tolérance mutuelle, trouver une entente pour le bonheur de l'humanité. Cela sonne comme un projet, un idéal qui permettra aux communautés de faire de leurs différentes croyances, des richesses et des moteurs favorisant la paix et la compréhension, plutôt que source de certaines divisions. De ce fait, ce

souhait, n'est-il pas aujourd'hui (2025) plus pertinent et pressant, vu les nombres de conflits dans le monde que justifieraient les différences des croyances et des confessions ?

### Références bibliographiques

- BOULAMA Kaoum, 2003, *Littérature sahélienne et environnement, l'exemple du Roman Malien et Nigérien*, Thèse de Doctorat (Nouveau Régime), Université de Lomé.
- BOUREIMA Ada, 2007, *Le baiser amer de la faim*, Niamey, éditions Daouada (réédition)
- HAMPATE BÂ Ahmadou 1980, *Vie et enseignement de Tierno Bokar*, éditions du Seuil, Paris
- DUCHET Claude, 1979, *Sociocritique*, Nathan, Paris.
- IDE Adamou, 1994, *Talibo, un enfant du quartier*, Paris, l'harmattan.
- IDE Adamou, 1987, *Camisole de paille*, Niamey, Imprimerie Nationale du Niger
- KANE Cheik Hamidou, 1961, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Éditions Julliard.
- KAZIENDÉ Hélène, 2011, *Les Fers de l'absence*, Paris, L'Harmattan.
- KESTELOOT Lilyan et DIENG Bassirou, 1997, *Les épopées d'Afrique noire*, Paris, Editions Karthala.
- KOUROUMA Ahmadou, 1968, *Les Soleils des indépendances*, Paris, Seuil.
- KOUROUMA Ahmadou, 1998, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil.
- MAYAKI Dogo, 1990, *Civilisation sauvage*, Niamey, Presse de la Grande Imprimerie I.B.S.
- MAMANI Abdoulaye, 1980, *Sarraounia*, Paris, L'Harmattan.
- OUMAROU Idé, 1984, *Le Représentant*, Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines.
- OUSMANE Amadou (1993), *L'Honneur perdu*, Niamey, Nouvelle imprimerie du Niger. , Niamey.
- SOUMANA KINDO Aïssata, 1997, *Littérature et détermination sociale au Niger : l'exemple du roman*, Thèse de Doctorat de 3e cycle, Université de Cocody-Abidjan (RCI).

### Biographie

ALGAMISS Mohamed enseignant chercheur au département de didactique des disciplines à la faculté des Sciences de l'éducation de l'Université Djibo Hamani de Tahoua (Niger). Il y enseigne les littératures africaines et françaises, des modules du développement des compétences langagières en français etc. Ses recherches portent sur la littérature africaine d'expression française.

### Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-Non Commercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur(s).* Djimigwe © 2025 by [ENS-ABIDJAN](https://www.revuedjimigwe.com) is licensed under CC BY-NC 4.0 consultable sur le site <https://www.revuedjimigwe.com>